

ISRAËL AU FÉMININ  
SINGULIER

Le Salon du livre vient d'ouvrir ses portes. A l'honneur, cette année, la littérature israélienne. « Le Figaro Magazine » s'est rendu à Tel-Aviv pour y rencontrer cinq grandes romancières. Portraits.

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE ELISABETH BARILLÉ (TEXTE)  
ET BENJAMIN LOYSEAU POUR LE FIGARO MAGAZINE (PHOTOS)

Quand on l'interrogeait sur la littérature de son pays, Amalya Kahana-Carmon la comparait à une synagogue où les femmes se tiennent sagement derrière les rideaux. Constat féroce de celle qu'on surnomme aujourd'hui la « Nathalie Sarraute israélienne ». Féroce mais révélateur de la position marginale des romancières à la fin des années 70. Tandis qu'en France, le MLF vivait son âge d'or, Israël prenait congé d'une nécessaire innocence, à laquelle hommes et femmes s'étaient ralliés dans un même élan. Le féminisme pouvait attendre. Deux conflits meurtriers s'étaient succédé en moins de dix ans ; l'optimisme fondateur vacillait ; l'engagement avait beau conserver ses prérogatives, s'y mêlait désormais une impérative quête intérieure. Quête qui transcendait, du moins en apparence, la banale guerre des sexes. L'aventure collective avait fait son temps : la littérature israélienne accostait aux rives moins lumineuses de la conscience. Une nouvelle génération d'écrivains dénonçait, non sans déchirements, le pacte impossible que leurs aînés, acteurs reconnus de la guerre d'Indépendance, avaient passé avec l'histoire. Ces trouble-fêtes s'appelaient Amos Oz, Avraham B. Yehoshua, Yaacov Shabtai, Yoram Kaniuk. Leurs livres visaient juste, faisaient mal et portaient loin. A travers eux, la littérature israélienne s'imposait à l'étranger au masculin singulier, assignant des artistes aussi talentueuses qu'Amalya Kahana-Carmon ou la poétesse Dahlia Ravikovitch à une reconnaissance limitée.

Injustice réparée comme s'en apercevront les visiteurs du Salon du livre 2008. Parmi les 39 invités d'honneur, tous auteurs de fictions, 13 femmes. Une sélection non paritaire, mais plutôt pertinente puisqu'elle rassemble sur deux générations un généreux bouquet d'horizons et de sensibilités. Nous en avons rencontré cinq à Tel-Aviv : Orly Castel-Bloom, Judith Katzir, Alona Kimhi, déjà traduites en français, et deux inconnues en France, mais gageons-le, pour peu de temps, Michal Govrin et Lizzie Doron. Pourquoi celles-là ? Pour l'obstination dont témoignent leurs romans d'épingler les absurdités d'un quotidien chaotique, tout en soldant leurs comptes avec une mémoire toujours soumise au double empire des silences et des archives. Une volonté commune à d'autres auteurs, dira-t-on, mais renforcée, ici, par de revigorantes transfusions d'irrévérence, de satire, voire, chez Orly Castel-Bloom, de loufoquerie entre *comic strip* et *soap opera*. Ici s'arrête le terrain des affinités. Voici cinq romancières qu'on ne saurait ni oublier ni confondre. De Judith Katzir, sabra depuis huit générations, à l'Ukrainienne Alona Kimhi, installée en Israël depuis 1972, du lyrisme cérébral de Michal Govrin, poétesse et dramaturge, aux mises en mots efficaces et salvatrices de Lizzie Doron, linguiste poussée malgré elle vers l'écriture : autant d'œuvres affamées de réel, autant de manières de témoigner, sans commodes candeurs, de ce « pays jeune-ancien » qui, d'utopies en désenchantements, nous intrigue, nous inquiète, autant qu'il nous émeut. ■

## MICHAL GOVRIN, LA CÉRÉBRALE

EN DÉBARQUANT À PARIS en 1972 pour un doctorat de théâtre, Michal Govrin s'éloignait d'un pays qu'elle pensait infaillible, guidée alors par un puissant désir d'indépendance. Mais la ville des Lumières, sacrée par les siens capitale de la Résistance, lui révèle de bien ténébreuses coulisses... Découverte du film *Le Chagrin et La Pitié*, lecture d'Emmanuel Levinas, rencontre de Jacques Derrida, avec lequel se scelle une longue et féconde amitié : des mythes tombent, une identité nouvelle se construit. « J'étais israélienne quand je suis partie à Paris, j'en suis redevenue juive. » Elle se fixe à Jérusalem, prend la direction d'un théâtre d'avant-garde, confronte le

canon juif aux pièces de Brecht et de Beckett, projetant sur les textes sacrés la lumière décapante du présent. C'est aussi ce que fait Ilana Tsouriel, l'héroïne de *Sur le vif*\*, lorsqu'elle appuie son projet de cité idéale, aux portes de la ville sainte, sur un texte biblique affirmant que pour vivre sur une terre il faut savoir la lâcher... Un projet que la brillante architecte verra contrarié par la guerre du Golfe. Impossible de résumer en quelques mots ce roman foisonnant, tout aussi cérébral que charnel, qui impose au lecteur une ambition d'embrasser les rêves déçus d'un demi-siècle d'histoire nationale à travers le destin d'une femme. Michal Govrin l'a com-

mencé en août 1993, un mois avant les accords d'Oslo : « Il y avait un rêve de paix, et je me disais que les passages les plus sombres allaient être mal perçus, mais quand je l'ai achevé, en pleine Intifada, il était devenu un livre d'espoir. » Un roman capital pour comprendre la société israélienne, selon l'écrivain Aaron Appelfeld. Une invitation lancée vers le partage ? De sa voix profonde, aguerrie par l'expérience de la scène, la romancière reprend une des phrases fortes de son livre : « L'artiste, comme le croyant, est celui qui croit possible la réparation du monde. »

\* Sabine Wespieser Editeur, 452 p., 26 €. Traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti.



**MICHAL GOVRIN  
EN 5 DATES**

1950 : naît à Tel-Aviv, d'une survivante de l'Holocauste et d'un fondateur de l'Etat d'Israël.  
1972 : études à Paris.

1981 : publie ses premières poésies tout en poursuivant ses recherches théâtrales.

2002 : parution de « Sur le vif » en Israël

2007 : parution du roman aux Etats-Unis.